

Eran Riklis fait son cinéma

■ Né à Jérusalem en 1954, ayant vécu au Canada, aux États-Unis et au Brésil (en fonction des différents postes de son père, un scientifique), Eran Riklis a commencé ses études de cinéma à l'Université de Tel-Aviv dès la fin de son service militaire, en 1975. Il les termine en 1982 en Angleterre, à la prestigieuse National Film School de Beaconsfield.

Il réalise en 1984 son premier long-métrage, *Par beau temps on peut voir Damas*, un thriller politique très remarqué. C'est avec son deuxième long-métrage, *La finale de la coupe* (avec Moshé Ivgi et Mohamed Bakri), qu'il se fait connaître à l'étranger. En 2004 sort son meilleur film, *La fiancée syrienne*. En 2006, il produit le très beau film autobiographique *Trois mères*, de Dina Zvi-Riklis, son épouse et mère de ses deux enfants.

Son dernier film, *Le voyage du directeur des ressources humaines*, d'après un roman de l'écrivain israélien A. B. Yehoshua, est sorti récemment en France.

Quel est votre premier souvenir cinématographique ?

Enfant, j'allais sans cesse au cinéma. À l'âge de 13 ans, pour ma *bar-mitsva*, mon père m'a offert

une caméra 8 mm. J'ai alors compris que c'est ce que j'avais envie de faire : tenir une caméra et raconter une histoire.

Vous avez été invité au Festival de Montpellier pour présenter votre dernier film (hors compétition), ainsi que Les citronniers et La fiancée syrienne. Vous êtes un habitué des lieux...

J'aime beaucoup le Festival de Montpellier, le public local et les organisateurs de ce Festival, dont les cahiers de charges sont très rigoureux. Cinemed, le plus important festival du cinéma méditerranéen, aide aussi au rapprochement entre nous, Israéliens, et nos voisins arabes et palestiniens.

Qu'est-ce qui vous rapproche de ce personnage du DRH imaginé par A.B. Yehoshua ?

Mes films traitent de personnages face à un système, ou d'hommes et de femmes face à eux-mêmes dans des situations extrêmes. Ce récit m'allait donc comme un gant.

A.B. Yehoshua, qui a toujours critiqué les adaptations de ses livres, est très satisfait de votre film. Pourtant, vous avez fondu deux personnages en un seul, et vous avez fait du vieux propriétaire de l'entreprise une femme (interprétée par Gila Almagor).

Dès le moment où j'ai voulu raconter cette histoire, j'ai considéré le livre comme mien en m'autorisant à en faire ce qui me semblait le mieux en termes de narration cinématographique et de mise en scène, tout en respectant l'œuvre originale. Cela implique forcément des

changements au niveau des personnages ou des actions relatées dans le roman.

Pour le propriétaire, j'en ai fait une femme car j'ai pensé que le DRH avait besoin d'une image de mère qui le dirige et l'inspire. En plus, il y a suffisamment de personnages masculins dans ce récit. A. B. Yehoshua a aimé cette décision, et il m'a dit qu'il regrettrait de ne l'avoir pas fait lui-même en écrivant son roman.

À l'exception de Julia, qui au début de l'action est déjà morte, les personnages n'ont pas de nom et ne sont désignés que par leur fonction. Pourquoi ?

Ils doivent « gagner » ce nom. C'est une des idées fortes de ce récit, et c'est aussi un point de vue de l'auteur.

Le film traite d'un sujet grave en Israël aujourd'hui : les travailleurs immigrés.

Je suis convaincu qu'en tant que Juifs nous ne pouvons expulser aucune personne, pourvu qu'elle soit arrivée chez nous avec de bonnes intentions. S'ils sont de bonne foi, ils ont le droit d'être nos invités pour toujours. Cela vaut évidemment pour leurs enfants nés dans le pays.

Comment définir votre cinéma : politique, populaire ou cinéma d'auteur ?

Ce qui m'importe le plus, c'est le public, en Israël et partout dans le monde ; pas les festivals, et même pas les prix. Un public le plus large possible, et le plus divers possible. L'essentiel qu'il puisse prendre conscience de la problématique du film, qu'il ne soit pas passif, qu'il réagisse. √

PROPOS RECUEILLIS PAR GAD ABIT



Eran Riklis : « Ce qui m'importe le plus, c'est le public, en Israël et partout dans le monde ».